

## T 566, 14

## Les Trois soldats dans le château hanté

C'est trois vieux soldats revenant d'Égypte : un dragon, un cuirassier, un grenadier. Ils entrent en France, ne sachant où [trouver du] travail, en cherchent. On leur dit :

— Adressez-vous au roi ; il a un château et deux princesses dedans, sans pouvoir les en faire sortir.

Ils y vont. [Le roi] les met dedans, en leur promettant d'en<sup>1</sup> marier deux avec elles, si elles sont sauvées et [à] l'autre une bonne récompense. Ils avaient trois nuits à y passer. On leur sort tout ce qu'il fallait.

Dans la nuit, le diable arrivait entre onze heures et demie et minuit.

— Lequel ira en faction le premier ?

Le cuirassier dit :

— Moi, je suis bel homme, je me défendrai bien.

À onze heures, on le met en faction. À onze heures et demie, il entend venir de loin un tapage, artillerie, etc. [Le bruit] arrive à la porte.

[.....]<sup>2</sup>

— Ni diable, ni autre chose, je suis en faction et on n'entre pas.

[Le diable] se débat.

— Laisse-moi entrer, je te donnerai une récompense.

— Quoi ?

— Une bourse. Plus tu prendras [de l'] argent, plus il y en aura.

— Fais voir.

Il [la] lui donne.

— Eh bien ?

— On n'entre pas.

— Tu es payé et j'entrerai.

— Non.

[Le cuirassier prend sa] baïonnette<sup>3</sup>.

Cependant, minuit sonne. [Le diable] repart, furieux.

[Le cuirassier] rentre vers les autres.

— Eh bien ! as-tu bien gardé ?

— Oui et même je n'ai rien vu du tout.

— Bon.

Le lendemain, le roi envoie voir, surpris de les trouver tous les trois.

La deuxième nuit :

— Qui y ira ?

— Moi, dit le dragon.

Même chose. À onze heures et demie. Encore plus furieux.

— Qui vive ?

— Ronde du diable.

<sup>1</sup> Ms : en leur promettant de les marier deux avec elles si sauvées et l'autre...

<sup>2</sup> Deux ? lignes illisibles, en raison de la pliure du feuillet.

<sup>3</sup> Orthographié : bayonnette.

— Ni diab[le], ni *diabassous*. On ne passe pas ou je fais feu.

Dispute.

— Laisse-moi entrer ; [je te ferai un] cadeau.

— Quoi ?

— Une petite nappe ; [en cas de] besoin, étends-la et tout [sera] servi [2] dessus pour ta nourriture.

Il la donne. [Le dragon] l'étend, bien garnie. L'autre s'impatientait ; il la reploie.

— Eh bien ! j'entre ?

— Non, pas du tout.

— [J'entrerai] malgré toi.

— Non.

— Je t'arrache les yeux.

[Le dragon prend sa] baïonnette. Cependant minuit sonne. [Le diable] part, plus furieux. [Le dragon] revient vers les autres au poste.

— Qu'as-tu vu ?

— Rien du tout. Bien tranquille.

Le lendemain, le roi envoie voir encore : tous trois présents. [Il est] content :

— Encore une nuit et [elles sont] sauvées !

Le soir, restait le petit grenadier. On le met en faction. Les deux autres, rentrés, se racontent ce qui s'était passé. Ils n'étaient pas tranquilles :

— S'en tirera-t-il ?

Onze heures et demie. Voilà le raffut encore plus grand.

— Qui vive ?

— Ronde du diable.

— Pas de diable. On entre pas.

Dispute.

— Laisse-moi [entrer] ; [je te ferai un] cadeau.

— Quoi ?

— Un chapeau ; quand tu voudras cent cinquante mille hommes, tourne-le devant derrière : ils seront là.

Il essaye et cela est.

— Eh bien ?

— On passe pas !

— Si.

— Non.

Minuit arrive. [Le diable] repart, furieux. L'autre rejoint les camarades.

— Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu comme vous, misère ! mais je l'ai arrêté.

— Que t'a-t-il donné ?

— Un chapeau [d'où sort une] armée. Et toi ?

— Une nappe [qui donne à] manger.

Et le lendemain, le roi arrive, — (les deux princesses étaient sorties du caveau et étaient vers eux) — heureux de cela, les emmène tous au palais et dit :

— À vous de choisir et de vous entendre pour [le] mariage. Le troisième, je le mets gouverneur d'une province.

— Sire, merci ; [3] nous ne sommes pas pour épouser vos princesses et nous pouvons vivre sans ça.

— Eh bien ! de l'or et de l'argent ?

— Merci. Rien du tout ; nous ne demandons rien.

Ils partent, achètent voitures, chevaux et voyagent. Ils prennent envie d'une demoiselle d'un hôtel. Il y en avait deux avec père et mère<sup>4</sup>. Le cuirassier dit :

— Moi, j'y vas coucher ce soir.

— Vas-y, disent les autres. Nous, une autre fois.

Il part avec sa bourse, il la met sur la table et dit à la mère :

— Madame, n'y touchez pas.

Pendant qu'il dort, elle la prend, en met une pareille à la place. Elle avait vu.

Il part, le lendemain sans s'en douter, prend l'argent pour payer un écot et s'aperçoit, n'en dit rien.

Le lendemain, c'était le dragon. Il porte sa nappe et dit :

— N'y touchez pas, elle m'est utile.

Substitution encore.

Il part. L'heure du déjeuner arrive ; il étend sa nappe. Rien ne vient. Il ne dit rien.

Le troisième part, l'autre nuit.

— Madame, ne touchez pas au chapeau, car [il en sort une] armée.

Substitution.

Les voilà donc dépouillés.

— Qu'allons-nous faire ?

Ils vendent [leurs] chevaux.

— Voyageons !

Ils s'en vont. À un carrefour : trois routes.

— Séparons-nous ici, [nous sommes] trop malheureux ensemble. Dans un an et un jour, retrouvons-nous ici.

Ils partent, minables.

Le cuirassier passe près d'un jardin [4] [aux] fruits très beaux :

— J'ai faim et soif.

C'était une vieille fée qui l'entend dire.

— Entrez, dit-elle, puisqu'on vous a volé.

— [Je peux] manger des poires ?

Elle dit :

— Non. Elles sont pour toi, mais pas pour manger. Elles te serviront pour reprendre ce qui t'a été volé. Ces grosses, tu les vendras douze francs la pièce et personne en achètera. Ne les vends qu'à ceux qui t'ont volé et qui en achèteront puisque l'argent leur manque pas. À chaque bouchée, leur nez s'allongera d'un pied... En voilà d'autres ! Tu les vendras qu'ensuite et elles les raccourciront. Tu les crieras : « Poires, pour guérir ce qui est trop long ! »

Il part avec les poires, revient, se met en face des croisées des deux demoiselles et crie.

— Quelles belles poires !

— Maman, il en faut.

— Elles sont bien chères !

Une répond :

— N'importe, [j'ai de l']argent à volonté.

La bonne va les marchander. Le cuirassier dit :

— Douze francs.

— Trop cher !

---

<sup>4</sup> Cette dernière phrase a été ajoutée dans l'interligne.

— Laissez-les !

Les autres ne pouvaient [en] acheter. La bonne dit cela à la bourgeoise. Les demoiselles disent :

— N'importe !

Elles en achètent. À dîner, les nez s'allongent. La plus vieille, la première, en mange cinq bouchées ; [il lui pousse] cinq pieds de nez. Tous de même. Bien désolés.

— Il faut faire des étuis !

Quelques jours après, [le cuirassier]<sup>5</sup> vivait de ses douze francs, revient avec [les] autres poires.

— Aux poires qui raccourcissent ce qui est trop long !

On entend, [on le] fait venir. (Il en avait d'autres aussi qui ne faisaient ni bien ni mal). Il fait manger des poires qui raccourcissent aux demoiselles ; [5] les nez reviennent à l'état. Puis le père, [dont le nez est] raccourci de moitié.

Il dit :

— Je suis un peu fatigué. Au tour de la mère.

[Son nez est] raccourci d'un pied. [Il prend] de l'autre poire. Cela ne fait plus rien.

— Madame, vous avez quelque chose sur la conscience ; ma poire ne fait plus d'effet. Vous avez peut-être volé quelqu'un ?

— Si.

— Quoi ?

— [J'ai] pris un chapeau à un monsieur.

— Remettez-le moi.

Elle le remet, il l'essaye et [le] reconnaît. [Il lui donne une] bouchée. [Le nez] raccourcit d'un pied. Encore trois pieds. Autre bouchée : plus rien.

— Encore quelque chose ?

— Mais non.

— Si.

— [J'ai] pris une petite nappe.

— Rendez-la moi.

Elle la rend.

[Il lui donne une] bouchée. [Le nez] raccourcit d'un pied. Plus que deux pieds. Une autre [bouchée] n'y fait rien.

— Encore quelque chose ?

Elle ne voulait pas rendre la bourse. Enfin..., elle avoue.

— Rendez-moi la.

Elle la remet ; [il lui donne une] bouchée. [Le nez] raccourcit d'un pied et il lui en reste encore un.

— Reposons-nous, reprenons<sup>6</sup> au mari.

Il le débarrasse. Elle seule reste avec un [nez d'un] pied, car les poires [sont] inutiles.

Le voilà reparti, riche. Il achète voitures, chevaux, etc. Il attendait le jour fixé pour retrouver les autres. Le temps venu, [6] il y va avec une voiture. Au lieu : personne. Il attend un moment et voit arriver sur chaque route un individu misérable, les reconnaît. Ils s'assoient, ne le reconnaissent pas.

— Qu'attendez-vous ?

— Un individu de nos amis.

— Montez vers moi, je vous emmènerai, car vous avez froid.

<sup>5</sup> Ms : lui.

<sup>6</sup> Ms : reprenons-nous au mari.

— Merci. Nous devons l'attendre et il serait désolé.

— Montez, je vous ramènerai.

Ils partent et il dit :

— Qu'avez-vous entre vous que vous attendiez ?

Ils entrent dans la ville ; il les fait habiller, les mène dîner, leur montre nappe, bourse et chapeau. Ils se réjouissent. Il se fait reconnaître et les voilà heureux.

*Recueilli [à Beaumont-la-Ferrière<sup>7</sup>] s.d. auprès de Jean Blondiot, dit Laferlée, né à Château-Chinon, le 3 décembre 1832<sup>8</sup>, [É.C. : cantonnier à Murlin, résidant aux Bois-de-Beaumont, Cne de Murlin, ne figure pas dans les registres d'état civil de Château-Chinon Ville et Campagne]. S. t.<sup>9</sup> Arch., Ms 55/7, Feuille volante Laferlée/2 (1-7).*

*Marque de transcription de P. Delarue.*

*Résumé par P. Delarue, CNM, p. 282.*

*Publié par M. L. Tenèze, G. Hullen, France-Allemagne n°13, p. 71-77,*

*Catalogue, II, n° 14, version G, p. 441.*

***Brouillon de mise au net et suite rédigée par M.-L. Tenèze<sup>10</sup>***

C'étaient trois vieux soldats revenant d'Égypte, un dragon, un cuirassier et un grenadier. En débarquant en France avec leur congé, ils se mirent à chercher de l'ouvrage.

— Nous n'avons pas peur de la besogne, dirent-ils aux gens du pays, et nous ferons tout ce qu'il faudra.

— Eh bien ! leur répondit-on, vous devriez vous adresser au roi. Il a près d'ici un château où ses deux filles sont enfermées et personne ne peut les en faire sortir.

— Voilà notre affaire, dirent les soldats.

Et ils s'en furent trouver le roi pour lui offrir leurs services. Le roi, sans cacher les difficultés qui les attendaient, les conduisit au château.

— Vous avez trois nuits à y passer, leur dit-il ; si vous délivrez les princesses, je les donnerai en mariage à deux d'entre vous et j'établirai le troisième gouverneur d'une de mes provinces.

Or ce château était occupé chaque nuit par le diable qui y arrivait régulièrement entre onze heures et demie et minuit.

Le soir venu, les soldats délibérèrent pour savoir lequel des trois serait de garde<sup>11</sup> pour la nuit.

— Ma foi, dit le cuirassier, je n'ai pas peur et je demande à passer le premier.

<sup>7</sup> D'après l'index des chanteurs de G. Delarue.

<sup>8</sup> Noté au début du conte : Laferlée. Blondiot Jean, né à Château-Chinon, le 3 Xbre 1832.

<sup>9</sup> Sous Laferlée, entre parenthèses : nez qui s'allonge, serviette, bourse chapeau.

<sup>10</sup> La mise au net de M. est en romain et la suite de M.-L. Tenèze en italique.

<sup>11</sup> Autre notation : veillerait à la porte.

À onze heures, ses camarades le mettent en faction et, une demi-heure après, il entend un grand bruit aux alentours, comme cent voitures roulant sur des cailloux ; le bruit s'approche<sup>12</sup>.

— Qui vive ? crie le factionnaire.

— Ronde du diable, répond une voix terrible.

— Diable ou non, on ne passe pas<sup>13</sup>.

— *Laisse-moi entrer, je te donnerai une récompense.*

— *Quoi ?*

— *Une bourse, plus tu y prendras d'argent, plus il y en aura.*

— *Fais voir.*

*Le diable la lui donne, et se dépêche d'ajouter :*

— *Tu es payé et je rentrerai.*

— *Ah ! non.*

*Minuit sonne et le diable repart furieux. Le soldat revient vers ses camarades.*

— *Eh bien ! As-tu bien gardé ?*

— *Oui, répondit-il, et même je n'ai rien vu du tout.*

— *Bon.*

*Le lendemain, le roi envoie quelqu'un au château, qui est bien surpris de les trouver tous trois vivants.*

*La seconde nuit, c'est le dragon qui va prendre la garde. À onze heures et demie il entend le même bruit terrible que la veille.*

— *Qui vive ? crie-t-il*

— *Ronde du diable, répond une voix terrible.*

— *On ne passe pas, ou je fais feu.*

— *Laisse-moi entrer, je te donnerai un cadeau.*

— *Quoi ?*

— *Une petite nappe, étends-la et tout sera servi dessus pour ta nourriture.*

*Le diable donne la petite nappe, le soldat l'étend, elle se trouve bien garnie.*

— *J'entre, dit le diable.*

— *Ah mais non ! Et le factionnaire sort la baïonnette.*

*Comme minuit sonne, le diable est obligé de s'en aller, plus furieux encore que la veille. L'homme revient vers les autres.*

— *Qu'as-tu vu ?*

— *Oh ! rien du tout.*

*Le lendemain, le roi envoie encore quelqu'un qui constate qu'ils sont toujours tous trois présents. Ils commencent à être bien contents, plus qu'une nuit et ils seront sauvés.*

*Restait le tour du petit grenadier ; le soir on le met en faction. Une fois seuls, les deux autres se racontent ce qui s'était passé ; ils n'étaient pas très tranquilles et s'interrogeaient :*

— *S'en tirera-t-il ?*

*À onze heures et demie un tapage plus formidable encore se déclanche.*

— *Qui vive ? crie le grenadier.*

— *Ronde du diable.*

— *Diable ou non, on n'entre pas.*

— *Laisse-moi entrer, je te donnerai un cadeau.*

— *Quoi ?*

*Un chapeau : quand tu voudras avoir cinquante mille soldats sous tes ordres, pousse ton chapeau devant derrière, et ils seront là.*

*Le grenadier essaie, et cela est. Il n'en dit pas moins :*

<sup>12</sup> M.-L. Tenèze : comme de cent... et suppression de : le bruit s'approche.

<sup>13</sup> Ici s'arrête la mise au net de M.

— *Eh bien ! on ne passe pas.*

*Minuit arrive et le diable se retire au comble de la fureur. L'autre rejoint ses camarades.*

— *Qu'as-tu vu ? lui demandent-ils.*

— *J'ai vu qui vous avez vu, mais je l'ai arrêté.*

— *Que t'a-t-il donné ?*

— *Un chapeau capable de fournir une armée. Et toi ?*

— *Une nappe qui fournit le manger.*

— *Et à toi ?*

— *Une bourse qui ne désemplit pas.*

*Le lendemain, le roi arrive en personne. Les deux princesses étaient sorties du caveau et se tenaient auprès de leurs sauveurs. Le roi les emmène tous au palais.*

— *À vous de choisir et de vous entendre pour le mariage, dit-il aux soldats ; le troisième, je le nomme gouverneur d'une province.*

— *Merci, répondent-ils tous trois, nous ne sommes pas pour épouser vos princesses et nous pouvons vivre sans cela.*

— *Eh bien ! combien d'or et d'argent voulez-vous en récompense,*

— *Rien du tout, disent-ils fièrement, nous ne demandons rien.*

*Et ils prennent congé. Ils achètent chevaux et voitures et se mettent à voyager.*

*Un soir, le cuirassier va coucher à un hôtel. Il dépose sa bourse sur la table, et recommande à l'hôtesse de ne pas y toucher. Mais pendant qu'il dort, celle-ci s'empresse de prendre la bourse, et d'en mettre une pareille à la place. Aussi le soldat part-il le lendemain sans se douter de son malheur. Et ce n'est qu'au moment de vouloir prendre de l'argent dans sa bourse pour payer son écot, qu'il s'en aperçoit—mais il ne dit rien.*

*Le lendemain, il se trouve que le dragon va passer la nuit au même hôtel. Lui aussi dit, en déposant sa nappe :*

— *N'y touchez pas, car elle est bien utile.*

*Et, bien sûr, l'hôtesse la prend encore et en substitue une autre.*

*Le dragon part à l'heure du déjeuner, étend peu après sa nappe... mais lui aussi ne dit rien.*

*Et le grenadier se fait, la troisième nuit, déposséder de son chapeau de la même manière.*

*Ils se retrouvent tous trois dépouillés. Ils vendent leurs chevaux et, arrivés à un carrefour de trois routes :*

— *Séparons-nous ici, décident-ils, nous sommes trop malheureux ensemble. Dans un an et un jour, nous nous retrouverons à ce même endroit.*

*Ils partent.*

*Un beau jour, le cuirassier passe près d'un jardin plein de fruits magnifiques.*

— *Voilà qui tombe à point, se dit-il, car j'ai faim et soif.*

*Une vieille fée l'entend et s'approche de lui :*

— *Entre, car je sais que vous avez été volés. Mais les poires ne sont pas pour que tu les manges. Elles te serviront à reprendre ce qui t'a été pris. Les grosses, tu les vendras 12 francs la pièce et personne ne pourra t'en acheter. Tu ne les vendras qu'à ceux qui t'ont volé, ils en achèteront, car l'argent ne leur manque pas. À chaque bouchée, leur nez s'allongera d'un pied. Et voilà d'autres poires. Tu les vendras ensuite. Tu les crieras : « Poires pour guérir ».*

*Le soldat part avec un panier plein de poires et se met en face des croisées de l'hôtel. Il crie :*

— *Belles poires à vendre !*

*Les deux filles de l'hôtesse appellent leur mère :*

— *Maman, il faut en acheter !*

*La dame envoie sa bonne les marchander. Le cuirassier dit son prix :12 francs la pièce. La bonne revient vers la bourgeoise qui trouve les poires bien chères, mais les demoiselles insistent :*

— *Qu'importe, maman, achète.*

*À dîner, l'on sert les poires... et les nez s'allongent ! La vieille, qui en avait bien pris cinq bouchés, a cinq pieds de nez ! Et les autres ne valent guère mieux. Il faut faire des étuis pour cacher les nez ! Elles sont bien désolées.*

*Quelques jours se passent. Voilà que notre soldat revient avec d'autres poires.*

— *Aux poires qui raccourcissent ce qui est trop long, crie-t-il.*

*On l'entend, on se dépêche de le faire monter. Il fait manger de ses poires aux demoiselles ; elles reviennent à l'état normal. Puis c'est le tour de la mère. Son nez se raccourcit bien d'un pied, puis la poire ne fait plus rien !*

— *Madame, dit le soldat, vous devez avoir quelque chose sur la conscience, ma poire ne fait plus d'effet. Vous avez peut-être volé quelqu'un.*

— *Oui, avoue-t-elle.*

— *Quoi ?*

— *J'ai pris le chapeau d'un monsieur.*

— *Remettez-le moi.*

*Elle le remet, il l'essaie et le reconnaît. Il lui donne une bouchée de poire, son nez se raccourcit d'un pied, mais il en reste encore trois pieds, et la seconde bouchée ne fait plus rien.*

— *Il y a certainement encore quelque chose...*

— *Mais non, dit-elle d'abord, puis enfin :*

— *Si, j'ai pris aussi une petite nappe.*

— *Rendez-la moi.*

*Elle la lui rend, il lui tend une nouvelle bouchée qui raccourcit encore le nez d'un pied, il n'est plus que de deux pieds, mais l'effet de la poire s'arrête encore.*

— *Il vous reste encore quelque chose sur la conscience.*

*L'hôtesse ne voulait pas rendre la bourse ! Enfin, elle avoue. Elle la lui rend.*

*Une bouchée de poire lui raccourcit encore le nez d'un pied, mais il lui en reste encore un ; et le soldat la laisse avec son pied de nez en trop.*

*Le voilà reparti. Il est à nouveau riche, il achète voiture et chevaux. Il attendait le jour fixé pour retrouver ses camarades. Le temps venu, il se rend au carrefour en voiture. Au bout d'un moment, il voit arriver, par deux routes, deux individus misérables. Il reconnaît bien ses pauvres camarades, mais eux ne le reconnaissent pas.*

— *Qu'attendez-vous ? demande-t-il.*

— *Un individu de nos amis.*

— *Montez avec moi, leur dit-il. Je vous emmènerai car vous avez froid.*

— *Merci, nous devons l'attendre, il serait désolé.*

— *Montez, insiste-t-il, je vous ramènerai, s'il le faut.*

*Ils partent et entrent dans la ville, il les fait habiller et les mène dîner. Puis il leur montre la nappe, la bourse et le chapeau et se fait reconnaître. Les voilà tous trois bien heureux.*

Brouillon de mise au net incomplet, s. a. i. S. t. Arch., Ms 55/7. Feuille volante Net/8.

M.-L.Tenèze a repris le début de mise au net de Millien et en a rédigé la suite.